

C'était la mort et non le sexe, le secret dont les grandes personnes parlaient en chuchotant, et sur lequel on aurait bien voulu en apprendre davantage. Prétextant que je n'arrivais pas à dormir, je suppliais qu'on me laissât m'endormir sur le divan de la salle de séjour (qu'en fait nous appelions « le salon ») et, naturellement, je ne m'endormais pas : la tête sous la couverture, j'espérais saisir quelques bribes des nouvelles terrifiantes qui s'échangeaient autour de la table. Certaines concernaient des inconnus, certaines des parents, toutes concernaient des Juifs. Il y en avait un, très jeune, appelons-le Hans, un cousin de ma mère, qu'ils avaient gardé à Buchenwald, mais temporairement. Ensuite, il était rentré chez lui, il était terrorisé, on l'avait fait jurer de ne rien raconter, d'ailleurs il ne racontait rien — ou bien si ? Ou bien juste à sa mère ? À la table, les voix indistinctes, mais encore à peu près audibles, étaient presque exclusivement des voix de femmes. On l'avait torturé, comment est-ce, comment peut-on supporter ça ? Mais il était en vie, Dieu merci.

Ce Hans, je l'ai revu plus tard en Angleterre. Je n'avais plus huit ans, j'étais déjà comme je suis maintenant, un être impatient et nerveux, une femme qui laisse facilement tomber les choses, exprès ou non, y compris les choses fragiles, vaisselle ou amours ; qui ne travaille jamais longtemps nulle part et quitte villes et logements pour des raisons qu'elle invente seulement au moment où elle fait déjà ses bagages. Une femme qui prend la fuite sans attendre de flairer le danger, dès qu'elle se sent nerveuse. Car fuir était ce qu'il y avait de plus beau, à l'époque, et cela l'est resté. J'y reviendrai.

Je me trouvais donc chez Hans en Angleterre, dans sa petite maison qu'il aimait parce qu'elle lui appartenait ; il était marié à une Anglaise, non-juive, avait des enfants qui étaient là en visite, et moi j'étais arrivée d'Amérique avec un autre cousin, fils d'une sœur de ma mère, appelons-le Heinz, qui avait survécu à la guerre grâce à de faux papiers, en Hongrie. La salle de séjour où nous étions assis était de cette laideur mesquine qui est la spécialité des petits-bourgeois anglais. Nous mangions des gâteaux, je me sentais mal à l'aise, je m'agitais sur ma chaise, j'aurais voulu aller me promener, faire quelque chose, surtout ne plus subir l'affreux ennui de cette conversation remâchant le quotidien. Heinz me confia plus tard avec une joie maligne que Hans avait demandé si je souffrais d'hémorroïdes, pour ne pas vouloir rester assise.

Mais ce petit-bourgeois anglais avait été torturé à Buchenwald dans sa jeunesse, tandis que sa jeune cousine tendait l'oreille sous sa couverture et ne dormait pas, avide d'apprendre des choses sur son séjour là-bas, non par sympathie mais par curiosité, parce qu'il était mêlé à un secret excitant qui me concernait aussi d'une certaine façon. Sauf qu'à l'époque je n'avais pas le droit de savoir, parce que j'étais trop petite. Et maintenant ?

Maintenant, je savais beaucoup de choses et je pouvais poser des tas de questions, quand je voulais et comme je voulais, car ceux qui me l'avaient interdit avaient disparu, dispersés, gazés, morts dans

leur lit ou ailleurs. Et toujours cette démangeaison d'aller en quête de l'inconvenant, étant donné que je n'ai le droit de rien savoir de ce qui a trait à la mort. Quoiqu'il n'y ait en somme rien d'autre qui vaille la peine qu'on en parle. Secret des grandes personnes, qui cachent aux enfants la mort des enfants et veulent leur faire croire que seule existe la mort des adultes, qu'eux seuls, gens supérieurs, sont de taille face à la mort, et seuls par conséquent à la subir. Mensonges que tout cela. En bas, dans la rue, couraient les petits garçons nazis, brandissant leurs petits poignards pointus et chantant la chanson du sang juif giclant sous le couteau. Il ne fallait pas être très malin pour comprendre, en revanche il fallait une gymnastique intellectuelle peu ordinaire pour ne pas comprendre et s'en sortir par un haussement d'épaules. (Un ami qui, petit garçon, a porté ce genre d'objet dit : « Ils n'étaient pas pointus. C'étaient des couteaux de camping. Moi, j'aurais préféré une vraie arme. » Il prend un crayon et dessine un couteau de camping. « La lame portait l'inscription *Sang et Honneur* », dit-il d'un air songeur. Justement, c'étaient bien des poignards, même s'ils n'étaient pas pointus.)

Je pose des questions précises, comme on apprend à les poser dans les bons séminaires d'histoire littéraire, et les autres, dans le salon petit-bourgeois, veulent avoir la paix et soupirent. Les enfants de Hans assurent que, de toute manière, ils s'apprêtaient à partir. Heinz, qui a survécu à l'époque nazie grâce à de faux papiers, ôte ses lunettes, les nettoie et demande si tout ça est bien nécessaire. La femme de Hans, la non-Juive et Anglaise de naissance, sort de la pièce : elle a entendu cela suffisamment souvent, plus que suffisamment. Ce qui est sûrement vrai. Et pourtant il est certain qu'elle n'a rien retenu, ses propos le manifestent aussi.

Et Hans raconte. Il répond à mes questions. Je veux savoir exactement, et il raconte exactement, non sans une certaine minutie gémissante, comment c'était de se faire tordre les membres ; il peut expliquer, montrer même. Ainsi que les douleurs dans le dos dont il souffre encore, et qui datent de là. Et néanmoins les détails qu'il donne nivellent cette atrocité, seul son ton de voix fait entendre la réalité autre, étrangère, du mal. Car la torture n'abandonne pas le torturé, jamais, de toute sa vie. Tandis que les grandes douleurs de l'accouchement abandonnent les mères au bout de peu de jours, de sorte qu'elles se réjouissent du prochain enfant. C'est important, les sortes de souffrances qu'on subit, et pas seulement leur degré de violence.

J'ai la tête pleine de ce genre d'histoires et de réflexions. Je veux toujours en savoir davantage. Je lis et j'écoute. Moi qui ai perdu peu à peu l'habitude de la foi, on dirait que je continue à croire à l'affirmation que quelqu'un avait inscrite dans mon livre d'or de petite fille (ce qu'en Allemagne on appelle « album de poésie ») : *Knowledge is power*. J'en raconte moi-même quelques-unes, je veux dire des histoires, quand on me le demande, mais rares sont les gens qui demandent. Les guerres sont affaire d'hommes, les souvenirs de guerre par conséquent aussi. Et le fascisme encore plus, qu'on ait été pour ou contre : affaire d'hommes. Du reste : les femmes n'ont pas de passé. Ou n'ont pas à en avoir. Ce n'est pas distingué, c'est presque inconvenant.

Si je n'ai pas rendu plus souvent visite à ce Hans, cela tient d'abord à mon indifférence. Il m'a fallu des années avant de m'avouer cette indifférence aux liens familiaux. Dans les milieux juifs du

monde entier, on a aujourd'hui l'habitude de compter dans la parentèle ceux qui ont été assassinés, d'en inculquer le nombre aux descendants et de comparer ce qui est resté de la *mishpoché*<sup>\*</sup>, de la tribu. Cela donne des chiffres à faire frémir, des fosses communes dans chaque famille. « Cent cinq », dit l'un, et le suivant surenchérit d'une douzaine. Longtemps, moi aussi, sans compter moi-même, j'ai tout de même essayé de retenir avec respect de tels chiffres, et je me suis persuadée que ces gens que je ne connaissais pas, ou dont je n'avais qu'un souvenir très vague, j'en portais le deuil. Mais ce n'est pas vrai, jamais je ne me suis sentie nichée dans une grande famille de ce genre ; elle a volé en éclats lorsque j'étais sur le point de la connaître, et non après. On aimerait bien en faire partie, mais ce n'est pas si simple. En fait, jamais on n'en a fait partie, la dispersion a commencé trop tôt. Seulement voilà, on n'aime pas se voir comme une monade, seule dans l'espace, on préfère se voir comme le maillon d'une chaîne, même brisée.

À cela s'ajoute que même les vivants issus du vieux milieu viennois ne m'inspirent pas confiance, je préfère les éviter. Il y a en moi le soupçon que les plus âgés d'entre eux m'ont laissé tomber, et que les plus jeunes le feraient si l'occasion s'en présentait.

Mais la véritable raison pour laquelle je répugne à rendre une autre visite à Hans, c'est ma mauvaise conscience. La mère de Hans, ma grand-tante, a connu elle aussi cette mort misérable entre toutes, dans la chambre à gaz. Je l'ai bien connue, car après l'arrestation de mon père nous n'avons pas pu rester dans le 7<sup>e</sup> arrondissement de Vienne, et ma mère et moi avons d'abord partagé un appartement avec les parents de Hans. Cette tante reste pour moi la personne qui m'interdisait de boire de l'eau après avoir mangé des cerises, parce que ça rendait malade, sapant ainsi l'autorité de mon père absent, qui était tout de même le médecin dans la famille (« Jamais on ne l'a écouté, il n'avait le droit de rien dire », dit ma mère avec chagrin) ; la personne qui me confisqua ma vieille collection de billets de tramway parce que ce n'était pas hygiénique ; la personne qui le matin, dans la pénombre, tenait à ce qu'on s'empiffre en solitaire à la table de la cuisine et appelait petit déjeuner le pain gluant et la boisson douceâtre avec cette peau du lait dont on sait qu'elle dégoûte tous les enfants du monde, hormis les affamés ; la personne qui me rappelait à l'ordre quand elle s'apercevait que je récitais des poèmes, habitude qui chez moi tournait à la manie et dont l'origine était certainement tout aussi névrotique qu'esthétique, au point que je rimais entre mes dents jusque dans la rue ; la personne qui se dressait entre ma mère et moi pour que sa nièce, ma mère, lorsqu'elle rentrait le soir après avoir bataillé contre les services administratifs ou cherché un emploi, ne fût pas fatiguée par les revendications de l'enfant. — Que veut-on que je dise à son fils quand il pose des questions sur elle, lui qui l'aimait, à moi qui la détestais, de cette haine étroite et acerbe des enfants ?